**Zeitschrift:** Wissen und Leben
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft
**Band:** 12 (1913)

**Artikel:** L'art en Belgique
**Autor:** Piérard, Louis
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-749595

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Gefühl, nicht aus bloßer Fertigkeit herschreibt, bewahrt sich jeder Schüler seine eigene Art und Entwicklungsmöglichkeit.

Der Lehrer J. Martins, der Ähnliches, wenn auch nicht ganz so folgerichtig, erstrebte, war Barthélemy Menn, dessen Name als Hodlers Meister und Führer erst seit wenig Jahren bei uns bekannt ist und über dessen gewaltigen Einfluss auf die Entwicklung unserer Kunst man sich noch nicht Rechenschaft gegeben hat. Wie Menn hat Martin nie ausgestellt und ist daher fast gar nicht bekannt. Die geistige Vaterschaft Menns berechtigt aber zu dem Schlusse, dass die sichere Methode Martins nicht beim Aktzeichnen stehen bleibt, sondern folgerichtig auf das Figurenmalen und selbst auf die Landschaft auszubilden ist. Jedenfalls haben seine Schüler, wohin sie sich künftig auch wenden mögen, eine Erweckung erlebt, die ihnen gestattet, als Herrscher und nicht als Sklaven des Akts zu schaffen. Auch wenn sie sich tektonischen Künsten zuwenden sollten, haben sie einen so hohen Begriff von Organismus erhalten, dass sich ihre Erfindungsgabe nie aufs Spielerische und Oberflächliche verirren wird.

Eins fehlt ja vor allem unsern jungen Malern: das zur figürlichen Komposition unerlässliche Können. Und das sollten sie nicht mehr im Ausland suchen, wo sie häufig auf ein Rezept eingeschult werden. In Genf, wo ihnen das Museum ungeahnte Schätze bietet, wo Martin dieses tüchtige Verfahren für das Aktzeichnen eingeführt hat, wo Gillard, nach der selben Ausstellung zu schließen, vorzügliche Anweisung zur Zergliederung von Meisterbildern gibt, kann sich jeder die Grundlage erwerben, die ihm not tut. Wenn man in der Schweiz einen entdeckt, bei dem etwas zu lernen ist, so beeile man sich: entdeckt ihn das Ausland, so ist es zu spät.

ZÜRICH ALBERT BAUR

□□□

# L'ART EN BELGIQUE

A Bruxelles comme à Paris, le bon forçat de la critique ou le simple amateur de peinture, qui d'octobre à juin suit toutes les expositions, éprouve une sorte d'infinie lassitude au moment où le printemps s'épanouit, dans les jardins, les verdures, au cœur frais de la forêt. Il est comme hébété. Il a des yeux pour ne plus voir et des oreilles pour ne plus entendre, avec ses propres lamentations, que les réclamations des peintres demandant aux directeurs de journaux que leur critique les passe en revue. Le pauvre critique gémit: „Que de toiles! que d'huile! que d'huile“ à la façon du maréchal Mac-Mahon qui ne trouva rien de mieux à dire devant la mer que cette profonde parole: „Que d'eau! que d'eau!“

A Bruxelles, les salons se succèdent toute l'année, pour ainsi dire, sans interruption; les salles d'expositions s'y multiplient. C'est une ville de peintres; c'est aussi la terre bénie de l'association, des „chochetés" et les „chochetés" d'art, comme les autres, y sont légion. Je me suis laissé dire que M. Ray Nyst, l'un de ceux qui longtemps traînèrent le boulet du critique d'un salon à l'autre, s'est amusé à faire le dénombrement des œuvres exposées à Bruxelles en l'espace de deux ans. Il est arrivé à près de *quarante mille.* C'est effrayant! Sans doute, faut-il compter là-dedans non seulement des peintures et des sculptures, mais encore des dessins, des gravures qui font vite nombre.

Il est vrai aussi qu'en deux ans, certaines toiles repassent bien des fois devant les yeux du critique, allant d'une exposition particulière à une exposition de cercle pour être transportées ensuite au Salon, participant ainsi à une sorte de cortège de la *Juive* de la peinture. Il n'importe: ce chiffre de 40,000 reste coquet.

Et qu'on n'oublie pas qu'à côté de la capitale, il y a, en Belgique, des centres importants où s'organisent chaque année des expositions qui ne le cèdent, ni en ampleur ni en intérêt, à celles de Bruxelles. Des sociétés comme *L'art contemporain*, à Anvers, l'*Œuvre des artistes*, à Liège, la *Société des Beaux-Arts*, de Gand témoignent à cet égard d'une activité remarquable.

* * *

Pour qui n'est pas astreint à une critique détaillée, au jour le jour, de toute la production picturale, il vaut mieux voir à son aise ces expositions, en se laissant guider un peu par ses préférences. Le bilan, à la fin d'une saison, se fait plus facilement. Et combien souvent, à ce flâneur de la critique, les expositions particulières, où le tempérament, la sensibilité d'artistes bien doués se révèle sous toutes ses faces, paraissent plus intéressantes que les grands déballages annuels de toile peinte, les „décrochez-moi-ça" du Grand Palais ou du Cinquantenaire!

Il est à Bruxelles, depuis quelque temps, une salle spacieuse, claire, bien moderne, aménagée avec un goût parfait et où l'on a pu voir, cet hiver, quelques expositions de cette sorte: c'est la Galerie Georges Giroux. Elle abrita d'abord un bel ensemble d'œuvres de Kees Van Dongen, le Hollandais parisianisé qui est l'un des plus puissants coloristes synthétiques d'aujourd'hui. Puis ce furent les dessinateurs du *Simplicissimus*, l'admirable journal de Münich.

La série des expositions belges débuta par la présentation d'un choix de jeunes peintres d'avant-garde parmi lesquels il nous plaît de tirer hors pairs des luministes comme André Blandin, évocateur des rues de Bruxelles et F. Verhaegen qui nous restitue dans toute leur somptuosité, dans toute leur animation les plus célèbres fêtes masquées de Belgique et notamment le Carnaval de Binche; ou bien encore un artiste comme l'Ostendais Spillaert dont les sobres compositions rappellent un peu la manière des estampes japonaises. Des expositions particulières se succédèrent: le jeune et fougueux sculpteur Rik Wouters, dont les danseuses sont animées d'une ivresse dionysiaque; Marcel Jefferys, peintre vibrant de foules, de fêtes publiques, de rues ensoleillées, des chantiers formidables où l'on bouleverse Bruxelles, évocateur des vieux sites charmants du cœur de Paris; Louis Thé-

venet, peintre délicieusement naïf d'intérieurs aux couleurs un peu fanées, pleins de choses vieillottes, sorte de Francis Jammes de la peinture; Georges Lemmen enfin, qui, dans ses exquis portraits d'enfants, ses fleurs, ses intérieurs et natures mortes, ou dans ses grandes compositions, (des jeunes filles nues, souples et gracieuses, dans de radieux paysages de la Côte d'Azur), s'est révélé l'un des plus remarquables peintres de l'heure présente. Lemmen a hérité des impressionnistes le goût de la belle couleur saine et franche, le souci des recherches luministes. Il rappelle parfois Renoir ou Vuillard, mais, comme un Maurice Denis, un Théo van Rysselberghe, un Albert André, il allie à ses dons de coloriste un culte de la forme, du dessin impeccable, de la ligne harmonieuse qui n'est pas le moindre charme de son art.

Dans le même temps qu'il triomphait ainsi à la salle Giroux, un paysagiste de sa génération, M. Edmond Verstraeten, clôturait brillamment la série des expositions organisées cet hiver au Cercle artistique et littéraire. M. Verstraeten, vit toute l'année au cœur du pays flamand, à Waesmanster. Il a constamment sous les yeux l'un des paysages les plus colorés de la terre, soumis aux variations d'un des ciels les plus changeants. Il excelle à rendre le ciel vibrant de chaleur de l'été, la tranquille splendeur de la campagne „quand l'air est brûlant et que pas une feuille ne bouge", ou bien encore il peint amoureusement les verts fraîchement lavés des prairies, des luzernes après l'orage, les ombres bleues et violettes, les nuages aux bords argentés, et les sapins lourds de neige de l'hiver. Edmond Verstraeten est un coloriste né, de la lignée de Claus et de Heymans. Mais lui aussi, comme Lemmen, a de plus en plus le souci de la forme, d'un dessin serré. „La peinture impressionniste n'a exalté jusqu'ici que la lumière, écrit-il dans un de ses carnets. Pour un art qui se sert avant tout de la couleur comme manière d'expression, c'est beaucoup et c'est beau! N'oublions pas cependant, que la forme est la sœur jumelle de la couleur et que toutes deux ne sont que les servantes de l'artiste créateur. Ceci n'a pas une allure très *up to date*, je m'en rends compte, mais c'est une de ces vérités qui traverseront les temps actuels comme elles en ont traversé beaucoup d'autres."

Pour moi, ce qui me frappe et me séduit, dans l'œuvre déjà considérable de ce jeune artiste, dans ses radieuses évocations de l'Edénie qu'est pour lui sa vallée de la Durme, c'est qu'il a une vue d'ensemble, synthétique et comme panoramique du paysage. Il ne se contente pas de peindre comme tant d'autres le petit morceau pittoresque, le coup de soleil sur une maisonnette ou un bras de rivière.

* * *

C'est l'honneur de Bruxelles d'avoir organisé au cours de ces dix dernières années un grand nombre d'expositions rétrospectives importantes, où une personnalité, une école, une époque furent mises en pleine lumière. Coup sur coup, nous venons d'en voir deux, consacrées à des peintres de la fin du siècle dernier, dont l'un au moins apparaîtra de plus en plus comme l'un des novateurs les plus originaux de son temps. C'est Henri Evenepoel que nous voulons dire, à qui la galerie Giroux, avec le concours du gouvernement belge, des musées de Gand, Liège, Bruxelles et du Luxembourg, a rendu un hommage éclatant et justifié. Henri Evenepoel (1872—1899), fau-

ché, comme le musicien wallon Guillaume Leken, par une mort prématurée, fut avec Toulouse-Lautrec, Steinlen, Raffaeli l'un des meilleurs *caractéristes* qui aient rendu les sites et les types du Paris moderne, où il passa la plus grande partie de sa vie. Des pages comme l'*Espagnol à Paris* (portrait du peintre Yturrino) le *Dimanche au Bois de Boulogne*, la *Foire des Invalides*, le *Moulin-Rouge* sont à la fois d'une vérité, d'un pittoresque et d'un style, d'une ampleur décorative remarquables. Evenepoel (que tous les procédés: la peinture à l'huile, le pastel, l'eau-forte en couleurs, etc. ont tenté) a laissé aussi de délicieuses images d'enfants et fut un maître portraitiste, dont certaines pages rappellent les Alfred Stevens des meilleurs jours, un orientaliste dont certains paysages de Blidah et d'Alger sont d'une finesse admirable.

Le principal attrait du salon du Printemps, qui fut visible jusqu'à la fin de juin, à Bruxelles, résidait certes dans les salles consacrées à Jean de Greef et à Eugène Smits. Le premier, qui mourut en 1894, est un paysagiste de la lignée des robustes maîtres de l'Ecole de Tervueren, notre Barbizon belge. Ses toiles évoquant des sites des environs de Bruxelles (Anderghem, Forest, Rouge-Cloître, la Forêt de Soignes) sont certes d'une peinture bien matérielle, bien extérieure, sans envolée, sans grand style: mais quelle probité! quelle vérité! sans compter qu'il y avait en de Greef un luministe qui fut en quelque sorte un précurseur. Quelques tableaux bien choisis d'Eugène Smits résument parfaitement les qualités opposées du vieux maître mort l'an dernier, son idéalisme, la grâce et la distinction suprême dont il sut empreindre la moindre de ses compositions. Parmi les peintres étrangers qui exposèrent cette année au Salon du Printemps, citons: M. Joseph de Mehoffer, de Cracovie; M. Aman-Jean qui exposa: *les Eléments*, grande décoration qu'il a conçue pour une salle de la Sorbonne et dont le dessin paraît parfois un peu lâche; M. André Dauchez, l'anglais John Lavery, le Hongrois Lazlo, les Espagnols André Suréda et Valentin de Zubiaurre dont les groupes de paysans sont si expressifs.

* * *

Au Musée moderne, après le 21e salon de *Pour l'Art*, où triomphèrent surtout les sculpteurs (Victor Rousseau, Pierre Braecke, Marnix d'Haeveloose, etc.) et l'école de peinture monumentale (Emile Fabry, Ciamberlani, Langaskens etc.), la *Libre Fsthétique* consacra son salon aux peintres du Midi, à ceux qui ont interprété les féeries de la Côte d'Azur, les sites purs et vastes de la lumineuse Provence et du Roussillon. Ils étaient là tous, les glorieux maîtres de l'impressionnisme et du néo-impressionnisme, et les jeunes peintres audacieux qui sont l'espoir de l'art français et de l'art belge actuels: Albert André, Louis Bausil, Pierre Bonnard, Eugène Bondy, Simon Bussy, Camoin, Cézanne, Lucie Cousturier, H. E. Cross, Maurice Denis, Georges d'Espagnat, Fornerod, Othon Friesz, Guillaumin, Francis Jourdain, Pierre Laprade, Alfred Lombard, Manguin, Marquet, Claude Monet, Georges Morren, Jean Peské, Auguste Renoir, Carlos Reymond, K. X. Roussel, Paul Signac, Valtat, Van den Eeckhoudt, Théo van Rysselberghe, Vincent van Gogh l'halluciné!

* * *

Le palais des Beaux-Arts de l'Exposition universelle de Gand a été inauguré le 29 avril. La France y triomphe haut la main. Elle a fait là un

effort magnifique qui dépasse encore ce qu'elle a réalisé à Bruxelles en 1910. M. André Saglio, commissaire permanent du gouvernement français qui a signé, du pseudonyme de Drésa, des illustrations, des étoffes, des papiers peints, des décors de théâtre délicieux, a visé avant tout à une présentation où se retrouvent le charme et le goût traditionnel de la France.

Les 560 toiles, les gravures et sculptures ont été réunies dans une dizaine de salles d'un style à la fois très moderne et très français. Les tentures de la grande salle où des roses se fondent exquisement dans des guirlandes en camaïeu, rappellent les toiles de Jouy. Les tentures des autres salles rappellent certains damas Louis XIV. Les boiseries sombres des portes sont en acajou massif, de même que les meubles qui ont été dessinés, exécutés expressément pour l'Exposition de Gand et dont les courbes harmonieuses rappellent celles de chefs-d'œuvres de l'ébénisterie française. Sur le velum tamisant la lumière, un pochoir discret: et c'est encore la rose française qui a servi de thème au décorateur. Après l'ordonnance des salles et la présentation des œuvres, il faut vanter l'éclectisme parfait qui a présidé au choix de celle-ci: toutes les tendances, toutes les écoles sont représentées. Depuis M. Chabas, M. Bonnat ou M. Etcheverry, jusqu'à Paul Signac et Manzana-Pissaro, depuis les „Artistes français" les plus timorés jusqu'aux Indépendants les plus fougueux, ils y sont tous. Comme dans la section belge, nombre d'œuvres ont été prêtées par les musées et les grandes collections particulières. Il y a un Degas: *Répétition de danse* qui est plus étonnant encore que les fameuses *Danseuses à la barre* vendues récemment. Dans la grande salle, nous avons revu le Vallotton allégorique exposé pour la première fois il y a deux ans au Salon d'automne. On peut ne pas aimer la couleur de ce peintre, mais il y a chez lui une telle volonté, des visées tellement nobles que son effort mérite le respect.

La section belge, elle aussi, sera un succès. On a voulu, avec raison, présenter de grands ensembles des meilleurs peintres belges, en empruntant certaines toiles aux Musées de Gand et de Bruxelles. Des artistes comme Eugène Laermans, Victor Gilsoul, Auguste Oleffe et toute l'Ecole gantoise (Clans, Baertsoen, Willaert, Georges Buysse, les frères de Smet, Maurice Sys, Mmes Jenny Montigny et Anna de Weert, le grand sculpteur Georges Minne) sont admirablement représentés. La Hollande et l'Angleterre ont, elles aussi, des sections spéciales mais moins importantes. Il y a enfin une section internationale où l'on trouvera notamment des toiles superbes des Espagnols Rusinol et Valentin de Zubiaurre.

BRUXELLES LOUIS PIÉRARD

□□□

# SCHAUSPIELABENDE

Der letzte Schauspielmonat der Sommersaison im Pfauentheater, der Juni, brachte noch zwei erwähnenswerte Abende. Zunächst vermittelte ein Gastspiel Johanna Terwins die Bekanntschaft mit *Frank Wedekinds „Lulu"*. Gleich drei Abende hinter einander gab man dieses Stück, das sich als Tragödie bezeichnet. Damit dürfte das Bedürfnis nach diesem Drama befriedigt sein. Denn einen Gewinn für die Bühne bedeutet es nicht; auch keinen literarisch wertvollen Zuwachs zum Oeuvre Wedekinds. Freilich: